GRAEBER David. — *Les pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia*

Alexandre Audard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/35937>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.35937

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 29 novembre 2021

Pagination : 924-926

ISBN : 9782713228797

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Alexandre Audard, « GRAEBER David. — *Les pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 244 | 2021, mis en ligne le 29 novembre 2021, consulté le 01 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/35937> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.35937>

Ce document a été généré automatiquement le 1 décembre 2021.

© Cahiers d'Études africaines

GRAEBER David. — *Les pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia*

Alexandre Audard

RÉFÉRENCE

GRAEBER David. — *Les pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia*. Montreuil, Libertalia, 2019, 228 p., trad. de l'anglais par P. MORTIMER, bibl., index, ill.

- 1 Reconnu internationalement pour ses travaux critiques sur le capitalisme, tels que *Debt : The First 5000 Years* ou encore *Bullshit Jobs : A Theory*¹, l'anthropologue américain David Graeber, décédé en 2020, cultivait aussi depuis plus de trente ans un véritable tropisme pour Madagascar. L'ancienne figure d'Occupy Wall Street, professeur à la London School of Economics, avait en effet consacré sa thèse aux hiérarchies sociales et à la gestion des mémoires de l'esclavage dans la région de Betafo², au centre de l'île, où il séjourna entre 1989 et 1991. La publication d'un ouvrage sur Libertalia, république pirate égalitaire et abolitionniste qui aurait existé à Madagascar au tournant du XVIII^e siècle, n'était donc pas le fruit du hasard dans l'œuvre de cet auteur. Elle constituait, pour celui qui fut surnommé le « pirate de Wall Street », l'occasion d'éclairer un mythe au cœur de son engagement militant anarchiste — « source inépuisable d'inspiration pour la gauche libertaire » (p. 9) — à l'aune de sa connaissance du terrain malgache. D'ailleurs, alors que ce travail devait initialement constituer un chapitre de *On Kings*³, sa rencontre avec la maison d'édition militante Libertalia en 2017 fut déterminante puisqu'elle lui permit d'en faire un ouvrage dans une traduction française inédite.
- 2 *Les pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia* s'inscrit dans un projet de « décolonisation des Lumières » (p. 10). Entre les années 1680 et 1730, des centaines de pirates européens, chassés des Caraïbes, firent escale à Madagascar, attirés par les

richesses de l'océan Indien. Selon David Graeber, ces forbans y auraient implanté des colonies, lieux d'« expériences sociales radicales » (p. 17), et se seraient mêlés aux populations malgaches rencontrées. L'ouvrage s'inscrit donc dans une longue historiographie marxiste, représentée aujourd'hui par Marcus Rediker, qui voit dans les navires pirates des entités politiques en lutte contre le capitalisme atlantique naissant. Cette irruption des pirates aurait alors déclenché une série de « révolutions » (p. 31) sur l'île. En épousant des pirates européens, un certain nombre de femmes malgaches, les *vadimbazaha*, auraient constitué un important contre-pouvoir rituel et économique en devenant les principales intermédiaires du commerce local voire régional, se détournant de l'autorité des lignages traditionnels patriarcaux. En parallèle de cette « révolution sexuelle », Ratsimilaho, fils d'un pirate et d'une Malgache, fonda la confédération betsimisaraka sur la côte nord-est, « synthèse créative de la gouvernance pirate et de certains des éléments les plus égalitaires de la culture politique traditionnelle de Madagascar » (p. 32) et « véritable anomalie historique » (p. 30). Ce souverain charismatique aurait, avec l'aide des pirates, combattu la traite et institué une relation directe entre les membres de la confédération. De plus, de grands discours ritualisés, les *kabary*, permettaient la libre parole de chacun. Si les historiens attribuent habituellement cette transition politique à la prise de pouvoir de métis (les *malata*) ou de leurs enfants (les *zanamalata*), l'auteur explique que ce sont les Malgaches eux-mêmes qui auraient fait évoluer leurs institutions dans la région.

- 3 Ainsi l'ouvrage ne porte pas, à proprement parler, sur la république pirate. De nombreux travaux ont en effet démontré que *Libertalia* n'a jamais existé mais a été imaginée par le célèbre romancier Daniel Defoe dans le second volume de son *Histoire générale de la piraterie* paru en 1728⁴. L'intention de David Graeber est d'affirmer que *Libertalia* serait la transcription européenne et la réappropriation d'« une expérience politique consciente, accomplie par des locuteurs de langue malgache » (p. 128), tout comme il avait précédemment essayé de souligner comment les philosophes des Lumières avaient pu s'inspirer des idées du chef huron Kondiaronk⁵.
- 4 Si la thèse peut paraître séduisante, elle se heurte néanmoins à d'importants problèmes méthodologiques et factuels. En premier lieu, la question des sources paraît rédhitoire. David Graeber pointe à tort leur « rareté » (p. 192) et utilise un unique document, la retranscription d'une tradition orale concernant Ratsimilaho, rapportée par le voyageur Nicolas Mayeur à la fin du XVIII^e siècle et remaniée, voire romancée, par l'ethnographe Barthélémy de Froberville en 1809⁶. Cette source parfois trompeuse, réécrite à la façon d'une épopée malgache, amène David Graeber à considérer Ratsimilaho comme « l'un des pionniers de la démocratie » (p. 13). Bien qu'ayant conscience de son caractère hagiographique, l'auteur ne s'en détache presque jamais, alors que de nombreuses archives, telles que des journaux de bord, des correspondances ou même des récits de voyage, nous donnent des informations contradictoires au sujet de ce souverain.
- 5 De plus, la richesse des descriptions ethnographiques et des concepts anthropologiques proposés par l'auteur — comme celui de l'« étranger-roi » — est fréquemment désincarnée et souffre d'un manque de contextualisation historique. En expliquant que les pirates et les sociétés littorales luttent contre les navires négriers, David Graeber nie l'importance fondamentale de l'économie de traite⁷. Tous les documents d'époque soulignent que les pirates en étaient parmi les principaux intermédiaires et que les souverains (*mpanjaka*) de la côte en tiraient leur puissance. C'était également le cas

pour Ratsimilaho. Il n'y eut d'ailleurs pas de colonies ou de royaumes pirates, et les relations avec les Malgaches étaient pour la plupart conflictuelles.

- 6 Enfin, bien que dénonçant à juste titre une histoire trop européocentrée, David Graeber tend trop souvent vers le sensationnalisme en indiquant être « en rupture avec la vision historique conventionnelle de cette période » (p. 22). Le ton est injustement critique, notamment envers les historiens dont les recherches sont considérées comme « très inutilement fastidieuse[s] et ennuyeuse[s] » (p. 13), et le propos invisibilise les études les plus récentes sur Madagascar et le Sud-Ouest de l'océan Indien en continuant de se baser sur une historiographie coloniale, qu'incarnent par excellence les ouvrages d'Hubert Deschamps, cité à plusieurs reprises. Surtout, en souhaitant replacer l'île au centre de l'ouvrage, David Graeber propose une nouvelle mise en récit tout autant problématique. Il prétend par exemple en introduction avoir découvert l'existence des *zamalata* au cours d'une liaison sentimentale qu'il a entretenue avec une descendante de pirate sur l'île, sans indiquer aux lecteurs les travaux déjà anciens sur le sujet⁸. L'auteur multiplie par ailleurs de douteuses assertions sur les femmes malgaches, jugeant qu'« à Madagascar, la séduction sexuelle et les talents en matière de conversation sont considérés comme consubstantiels — mais aussi comme participant des qualités qui rendent la culture du pays intrinsèquement séduisante » (p. 188)⁹.
- 7 Écartant dès le départ la question de la véracité du récit de Libertia, « futile » (p. 16) à ses yeux, David Graeber fait le choix de ne pas remettre en cause les fondements du mythe et de défendre la figure anhistorique du pirate « libertaire ». Madagascar continue d'en souffrir puisque l'ouvrage donne l'impression que l'histoire débute par l'arrivée des Européens et que le récit de Libertia a eu un important écho, alors même qu'il ne fut discuté qu'à partir de la fin du XIX^e siècle lors de la colonisation de l'île par la France.

NOTES

1. D. GRAEBER, *Dette : 5000 ans d'histoire*, trad. de l'anglais par Françoise & Paul Chemla, Arles, Actes Sud, 2016 [2011] ; *Bullshit Jobs*, trad. de l'anglais par Élise Roy, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2019 [2018].

2. D. GRAEBER, *The Disastrous Ordeal of 1987 : Memory and Violence in Rural Madagascar*, Thèse de doctorat, University of Chicago, 1996. Elle est par la suite remaniée et publiée sous le titre *Lost People : Magic and the Legacy of Slavery in Madagascar*, Bloomington, Indiana University Press, 2007.

3. D. GRAEBER & M. SAHLINS, *On Kings*, Chicago, Hau Books, 2017.

4. A. AUDARD, *Libertia : une république des pirates à Madagascar. Interprétations d'un mythe (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Maisonneuve & Larose-Hémisphères, 2020.

5. D. GRAEBER, « La sagesse de Kandiaronk : la critique indigène, le mythe du progrès et la naissance de la Gauche », *Revue du MAUSS permanente*, 2019, <http://www.journaldumauss.net/spip.php?page=imprimer&id_article=1489>.

6. N. MAYEUR, « Histoire de Ratsimila-hoe roi de Foule-pointe et des Bé-tsimisaracs », in B. HUET (dit Chevalier de Froberville), *Mémoires pour servir à l'histoire de l'isle de Madagascar. Rédigés, mis en ordre et publiés sur les notes manuscrites de messieurs Mayeur, Dumaine et autres, et enrichis des extraits de plusieurs voyages anciens et modernes*, 1809, t. 2, f°82-143 [British Library, ADD. M.S. 18129]. Ce texte a déjà fait l'objet de commentaires dans S. ELLIS, « Tom and Toakafo : The Betsimisaraka Kingdom and State Formation in Madagascar, 1715-1730 », *The Journal of African History*, 48 (3), 2007, pp. 439-455.
 7. Sur le sujet, se référer à la thèse récemment soutenue de R. THIÉBAUT, *Traite des esclaves et commerce néerlandais et français à Madagascar (XVII^e et XVIII^e siècles)*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris I Panthéon-Sorbonne ; Amsterdam, Vrije Universiteit Amsterdam, 2017.
 8. De l'identification du groupe par Y. SYLLA, « Les Malata : cohésion et disparité d'un "groupe" », *Omaly sy Anio*, 21-22, 1985, pp. 19-32, aux recherches plus abouties de G. A. RANTOANDRO, « Hommes et réseaux Malata de la côte orientale de Madagascar à l'époque de Jean René (1773-1826) », *Annuaire des pays de l'océan Indien*, XVII, Aix-en-Provence, PUAM-CRESOI, 2003, pp. 103-121.
 9. Pour une analyse des transactions entre des femmes malgaches et des étrangers (les *vazaha*) du XVIII^e siècle à nos jours, voir D. BOIS, « Tamatave, la cité des femmes », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, 6, 1997, pp. 61-86, et J. COLE, *Sex and Salvation : Imagining the Future in Madagascar*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.
-

AUTEURS

ALEXANDRE AUDARD

Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques (CESSMA),
Université de Paris